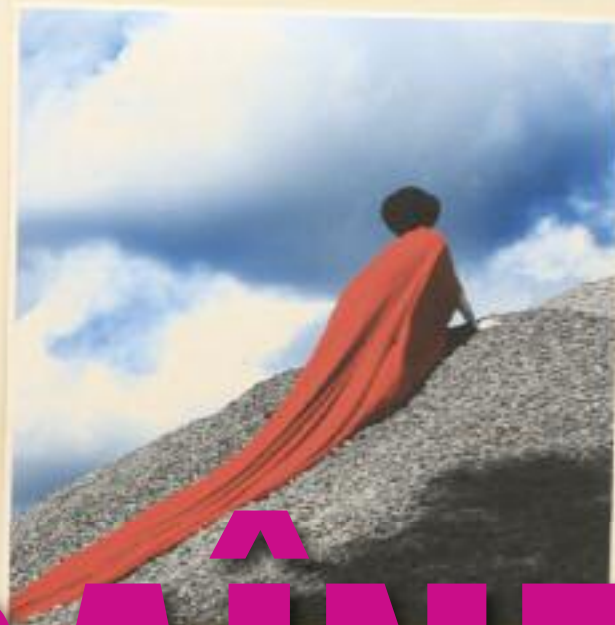
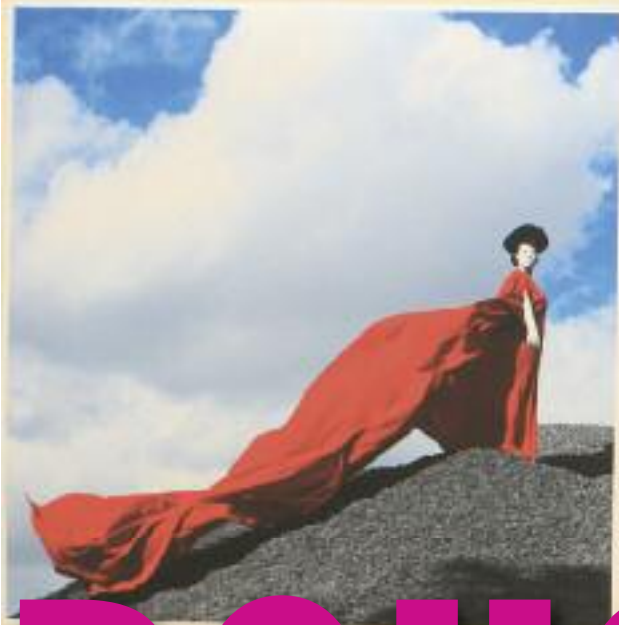


Samedi 7 Dimanche 8 mai 2016 - N°4

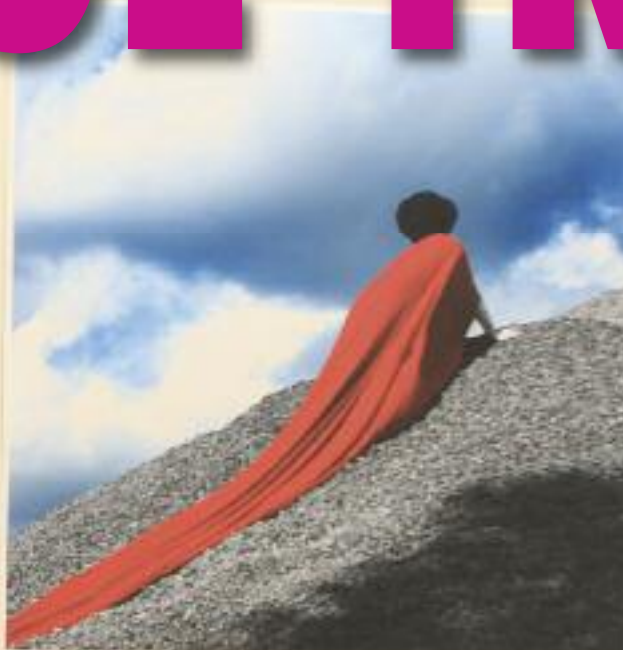
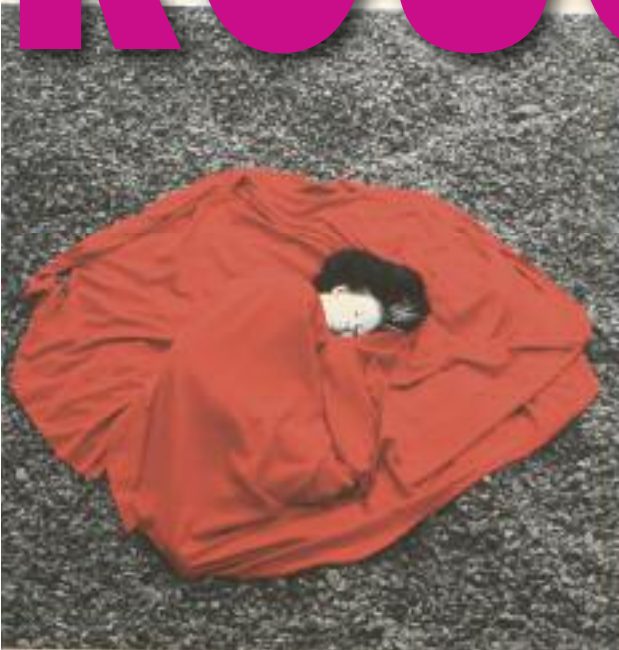
Dak'ART

ACTU

LE QUOTIDIEN DE LA BIENNALE DE L'ART AFRICAIN CONTEMPORAIN



ROUGE TRÂÎNE



EDITORIAL

Le livre, un art majeur

Il y a une dialectique qu'instaure le livre qui est à la fois objet et espace d'exposition. Le voici à son tour objet d'exposition dans ce 12ième Dak'art où deux lieux lui sont consacrés. Si à la librairie 4 Vents, il est dans son milieu naturel avec l'exposition de « African Art book Fair » qui met en relief les productions éditoriales d'art en Afrique ; à la galerie Le manège, il est « Tétra book, architecture éphémère », et a pour vis a visa des créations montage de textes. En inventant l'imprimerie, le bon vieux Gutenberg ne pouvait imaginer que le produit qui en sortirait, serait œuvre d'art et que sa fonction ne se limiterait plus à servir de support à l'écrit. Il poserait pied sur les plates-bandes de l'art et y creuserait son trou. Voici donc que le livre d'art se mue en galerie pérenne, renfermant en son sein la photo, le texte, le dessin et portant des occasions sur ses flancs le Cd-rom. Le livre, dans les lieux d'exposition que je viens de citer, toise la sculpture, les installations, la photographie et les autres formes d'art parce que lui-même œuvre d'art. Un art qui, pour son élaboration, convoque diverses compétences. La somme des savoir-faire artistique qui fonde son existence l'élève au rang d'art majeur et fait que dans la manifestation artistique que nous vivons en ce moment, qu'il soit l'objet de la plus grande attention dans les fora échanges organisés à son intention. Le livre n'est plus cet amas de papier relié entre eux. Il est plus que ça. .

Baba Diop (Sénégal)

BAÏDY AGNE,
PRÉSIDENT DU COMITÉ D'ORIENTATION

« Personne ne peut douter de l'offre artistique et de l'engouement suscité »

A L'ANCIEN PALAIS DE JUSTICE

Quatre « Eléphants » investissent les lieux

BAÏDY AGNE, PRÉSIDENT DU COMITÉ D'ORIENTATION DU DAK'ART


« Personne ne peut douter de l'offre artistique et de l'engouement suscité »

Le président du Comité d'orientation de la 12ème Biennale de l'art africain contemporain de Dakar (5Dak4art) a animé, hier, un point de presse au Village de la Biennale. Occasion pour Baïdy Agne d'assurer que « personne ne peut douter de l'offre artistique et de l'engouement suscité par l'événement ».

Hier, en conférence de presse, le président du Comité d'orientation du Dak'art 2016, Baïdy Agne, qui avait à ses côtés, Simon Njami, Directeur artistique de la Biennale, Youssef Limoud, lauréat du Grand prix Léopold Sédar Senghor et Mahamadou Rassouloulaye Seydi, Secrétaire général de la Biennale de Dakar, a rassuré sur la bonne tenue de cette grande manifestation dédiée aux arts visuels. « Ce n'est pas une conférence de presse de bilan. Nous l'avons voulu pour mettre en perspective les enjeux de cette Biennale », a précisé Baïdy Agne. Selon lui, l'intérêt principal de cette édition est principalement d'avancer sur la reconnaissance de cet événement culturel majeur en Afrique et dans le monde. « Jamais autant de personnes, des professionnels, des artistes n'ont été mobilisés pour cet événement », a-t-il défendu. Il a salué l'implication du privé au côté de l'Etat pour la réussite de l'événement. Avant d'ajouter que nombreux sont les artistes qui ont

salué le choix de l'ancien palais de justice pour abriter l'exposition internationale. « Beaucoup d'artistes disent que le choix du site de l'exposition internationale, c'est déjà une Biennale », a-t-il déclaré. Il a aussi indiqué que tous les artistes invités sont satisfaits. Mieux, il estime que le site sélectionné a permis la réalisation de belles performances artistiques, sans oublier le fait que président de la République soit venu à la cérémonie d'ouverture avec des « annonces fortes ». Il a ajouté qu'il y a partout en ville, au-delà du « IN », plus de 300 programmations dans la ville et qui attirent du monde. Après avoir rappelé tous les bons points de cette Biennale, notamment la bonne gestion des ressources, il a réitéré et maintenu que c'est la meilleure Biennale à laquelle, il n'a jamais assisté. En ce qui concerne l'absence du lauréat du grand prix lors de la remise des prix, il a imputé cela à un couac protocolaire qui n'est pas du tout imputable à la Biennale. Selon lui, cela tire sa source du fait qu'avec la présence du Président de la République dans la salle lors de la cérémonie d'ouverture, la sécurité a été renforcée et du coup, des artistes en retard n'ont pas pu y accéder. Qu'à cela ne tienne, il a estimé que la Biennale est une belle opportunité pour que le Sénégal dise au monde ce qu'il fait. Cependant, il a indiqué que l'évaluation sera faite et qu'il y

aura sûrement des choses à améliorer. Il avance que la réflexion est déjà ouverte, parce que le président de la République l'a souhaitée dans son discours d'ouverture.

« Le Dak'art, un message vers le monde »

« Le fait d'avoir ouvert l'ancien Palais de la justice à la faveur du Dak'Art 2016, a provoqué un choc pour que peut être une vieille promesse voit le jour », a souhaité Simon Njami. Avant de rappeler que la fin de la semaine professionnelle, ne signifie pas la fin de la Biennale qui dure un mois.

En ce qui concerne le thème de la Biennale 2016 « La cité dans le jour bleu », il a rappelé que l'expression empruntée à Léopold Sédar Senghor, vise à dire que seule la poésie peut créer un enchantement dans un monde où le fameux progrès n'est pas au service de l'Homme. Selon lui, seuls les artistes sont les magiciens qui ont la liberté, que les autres n'ont pas, de créer, pour enchanter le monde. Simon Njami reste convaincu que le Dak'Art est un message qui part de Dakar vers le reste du monde et non le contraire. Pour lui, il est mieux de voir la qualité des sites et les propositions des commissaires pour apprécier la Biennale. Njami a soutenu que la prochaine édition doit être meilleure que celle-là parce le bilan qui sera fait servira à l'amélioration.

Assane KONE (Mali)

BIENNALE DES MÔMES A BLAISE SENGHOR

Le savoir faire artistique enfants en attraction

Le Dak'art 2016, ce n'est pas seulement une affaire d'adultes. Les enfants aussi ont leur Biennale au Centre culturel Blaise Senghor.



L'ambiance festive accueille l'invité qui franchit l'entrée du Centre Culturel Blaise Senghor de Dakar. Ici on distille des musiques du terroir : le Mbalax. Mais aussi les autres sonorités venues d'ailleurs. Et comme à son habitude, ce temple de la culture ne déroge pas à sa règle de lieux de convergence et de rencontres. La diversité des couleurs des lieux égayent les lieux. Les manèges installés dans l'enceinte offrent une variété de jeux aux enfants. C'est le QG de la Biennale des Mômes. Pour la première fois, à côté de la Biennale de l'art africain contemporain de Dakar où les artistes de renommées internationales donnent à voir leurs créations, les enfants aussi jouent leur partition. Une idée du plasticien, Ballo Ndao qui depuis une vingtaine d'années accompagne les enfants.

Dans le hall du bâtiment central, un groupe d'enfants assis sur des chaises en plastiques autour d'une table suivent avec attention les explications de leur formateur. On est à l'atelier de collage où des jeunes filles, une dizaine de la classe de 5ème du Lycée Kennedy s'essaient à cette technique. Chacune d'elles, devant son canson, découpe du papier pour le coller. Le thème retenu est la protection de l'environnement. Waekha Laniane, dessine une mer, des arbres tout au tour, le soleil à l'horizon et des oiseaux. « Je veux reproduire ce que je vois tous les jours sur mon canson. On ne sait pas, on peut devenir des stylistes plus tard », dit-elle. Elle n'a jamais fait du collage à l'école. Pour cette après midi du vendredi où il n'y a pas cours, elle en profite pour apprendre. Et ce n'est qu'en passant par hasard devant le centre Blaise Senghor, qu'elle et ses camarades ont pu participer à cette biennale des mômes ouverte à tous.

Diversité

En face, la salle d'exposition de Blaise Senghor et tout le hall de ce centre servent de cimaises pour les enfants. Plus de mille toiles et objets de récupération y sont accrochés. Les enfants de l'école de Rugby de Yoff peignent des avions de différentes couleurs, des arbres et des maisons. Les objets qui polluent et les solutions pour endiguer ce fléau sont reproduits. Les bambins de Talibou Dabo, Fann et Guindi, atteint de déficience mentale, rappellent dans leurs œuvres les droits des enfants : Droit à l'éducation, à la vie en famille, à la santé, à aller à l'école... Certains enfants, au regard de ses objets accrochés, s'initient à la récupération avec ses cales cassées transformées en objets de décoration, selon la responsable Marie Mbathio Ndiaye. Les mômes se sont aussi intéressés au maraichage avec Mme Ramata Wade. « Je leur ai montré comment on fabrique une table de micro jardin, les objets de récupération qui y entrent, comment planter », fait savoir Mme Wade. Une cinquantaine d'enfants du collège Cathédrale de Dakar ont suivi avec intérêt les explications de Mme Wade.

Un autre atelier qui a préoccupé les enfants de cette biennale des mômes, est celui de fabrication de sacs en papier pour lutter contre l'utilisation des sachets plastiques interdite par la loi. Pour Youssoufa Diop, du cabinet EPRG Consulting, il faut à la fois sensibiliser et permettre aux enfants d'avoir une alternative.

Cette biennale qui prend fin dimanche consacre tous les jours à une thématique. Après l'environnement, le patrimoine, le sport mettra fin aux activités.

Mariama DIOUF (Sénégal)

A L'ANCIEN PALAIS DE JUSTICE

Quatre « **Eléphants** » investissent les lieux

Quatre artistes ivoiriens figurent parmi les 66 artistes sélectionnés pour l'Exposition internationale du Dak'Art 2016. Focus sur ces « pachydermes » qui ambitionnent de de « tout casser » dans l'Ancien Palais de justice de Dakar.

Deux peintres et deux photographes, c'est la colonie ivoirienne de la sélection officielle de la 12ème Biennale de l'art africain contemporain qui se tient depuis le 3 mai à Dakar. Dans l'enceinte de l'Ancien Palais de justice, les œuvres de ces artistes, à l'exception de l'un d'entre eux, de Côte d'Ivoire, sont exposées aux côtés celles des 62 autres artistes retenus pour l'exposition Internationale, dont le thème spécifique est : « Réenchantements ».

Des quatre « Eléphants », Ouattara Watts, pourtant pas très connu en Côte d'Ivoire, est de loin le plus côté. Ses œuvres, en général des tableaux-sculptures, sont empreintes de spiritualité, un savant dosage de codes et de symboles ; une symbiose de matériaux divers : bois, peinture, tissus, objets naturels... Sa rencontre avec Jean-Michel Basquiat, peintre américain d'origine haïtienne et portoricaine, l'a propulsé au-devant de la scène artistique picturale. A la Biennale, en attendant l'arrivée de ses gigantesques tableaux, encore en route, il a réalisé une fresque murale, et accroché l'un de ses toiles récupérées chez un collectionneur, histoire de marquer sa présence dans l'ancien Palais de justice. Comme Ouattara Watts, Gopal Dagnogo, métis franco-ivoirien, manie également le pinceau. Il vit et travaille en



œuvre Gopal Dagnogo

France, à la différence de Ouattara Watts, basé à New York. Ses créations décrivent les paradoxes d'un monde, à la fois plus policé et plus violent ; plus respectueux et moins tolérant. Pour le Dak'art 2016, il met en lumière une série de 3 tableaux intitulée « Dîner avec volailles », réalisée avec de l'acrylique et du pastel.

Les deux autres artistes, qui défendent les couleurs ivoiriennes à ce 12ème Dak'Art, forment une paire de photographes. L'un, François-Xavier Gbré, également Franco-ivoirien, a choisi plutôt pour le Dak'Art 2016 de proposer une installation « Je suis Africain », qui dénonce, avec lyrisme, l'omniprésence des Chinois sur les chantiers en Afrique. L'autre, Franck Abd-Bakar Fanny, capte dans le vif, avec subtilité et réalisme, des scènes de la vie quotidienne. Il ne jette pas un regard inquiet sur le visage sombre de

la société. Il ne montre pas non plus seulement tout ce qui est beau, même si certaines de ses photos dégagent une fraîcheur de vivre.

A ces quatre « Ambassadeurs » ivoiriens au Dak'Art, on peut ajouter le sculpteur Jems Koko Bi, qui présente, au titre des projets spéciaux, l'installation « Racines » à la Place du Souvenir, qui jouxte la Corniche. Un spécialiste des sculptures taillées dans du bois farci, qui travaille régulièrement sur des sujets brûlants comme la guerre au Darfour, le drame de l'immigration clandestine, et, traite pour ce Dak'Art 2016 la question de l'esclavage. Son œuvre donne à voir trois barques, posées debout et dans lesquelles, trônes des crânes noirs, qui symbolisent les victimes de la traite négrière.

Yacouba SANGARE
(Côte d'Ivoire)

PHOTOGRAPHIES



Président ou Résident, Fabrice Monteiro caricature des pouvoirs sans fin

A l'ancien Palais de justice, l'exposition internationale permet de découvrir le travail de Fabrice Monteiro, un artiste Bénino-belge établi au Sénégal. L'expo est titrée « (P)résident », un jumelage des mots Président et Résident.

Dans l'une des salles de l'ancien Palais de justice, un siège gigantesque capte l'attention. Un pigeon énorme, de couleur dorée dans un décor tapissé de rouge avec des coupures de monnaie tout autour. Dans le ventre du géant oiseau est sculpté le fauteuil. Un fauteuil présidentiel hors norme, comme celui de l'empereur Jean-Bedel Bokassa qui avait un trône gargantuesque taillé dans l'abdomen d'un aigle de bronze. A côté de cette œuvre, des photographies au mur faisant découvrir le même fauteuil occupé par des chefs d'Etats. Plusieurs niveaux de lecture du pouvoir convergent à la vue de l'ensemble des œuvres : la caricature du chef d'Etat qui s'emploie à prendre des lois à l'excès, qui ne gouverne que par l'argent, qui adore écraser

tout sur son chemin ; pour celui-ci, tuer n'est qu'un jeu.

Cette belle exposition de Fabrice Monteiro, un Bénino-belge établi au Sénégal, est titrée « (P)résident ». Un jumelage des mots Président et Résident. En effet, à travers son œuvre photographique, l'artiste donne à revisiter l'histoire politique de l'Afrique subsaharienne des indépendances à nos jours. Les Etats africains ont connu à leurs têtes beaucoup de dictateurs, des spécialistes du pouvoir sans partage. Des gens qui n'ont gouverné que par les vices, la démagogie, le culte de la personnalité, la déification de soi, l'enfermement du peuple dans la misère... Un support audio renforce l'ensemble dans cette peinture de l'époque tyrannique.

Mais le questionnement du photographe Fabrice Monteiro n'est pas qu'une affaire d'époque. Cela demeure actuel. Car, il existe encore des Etats africains dans lesquels le jeu démocratique ne se joue point. La démocratie est juste dans les discours et non les faits encore moins dans les actes qui sont posés au quotidien. Il existe encore en Afrique au sud sdu Sahara des chefs qui refusent de quitter la tête de leur pays pour permettre l'alternance. Ils passent tout le temps à tripatouiller la Constitution ou à éliminer tout éventuel citoyen qui ose s'opposer à leur éternité au pouvoir.

Cependant, qu'apporte cette présence excessive dans le fauteuil présidentiel au développement des pays ? C'est aussi cela le questionnement du travail de Fabrice Monteiro. C'est en somme une question qu'il semble poser à chaque visiteur de son exposition, à chaque gouvernant et chaque Africain.

Fortuné SOSSA (Bénin)

MARCHÉ DE L'ART

Un forum s'ouvre lundi au Grand théâtre

Le forum du Marché international de l'art de Dakar (Madak) s'ouvre lundi, à 9h 30, dans la salle de conférence du Grand théâtre national de Dakar autour du thème : « Le marché de l'art : circulation et commercialisation d'œuvres d'art ». Le forum de Dakar réunira des galeristes, commissaires d'art, collectionneurs, critiques, historiens, artistes, banquiers, opérateurs économiques, financiers, muséologues, critiques, journalistes, restaurateurs, représentants d'institutions nationales, régionales, internationales, d'organismes privés comme publics entre autres.

Le Forum s'inscrit dans le cadre du Madak ouvert, depuis le 3 mai 2016. La première édition du Marché international de l'art de Dakar (Madak), initiée par l'artiste Kalidou Kassé, directeur des Ateliers du Sahel et Baobab Production, se tient en marge de la 12ème édition de la Biennale de l'art africain contemporain (Dak'Art). Une grande exposition-vente d'œuvres d'art contemporain et de pièces anciennes marque le Madak.

EXPO À L'AGENCE BICIS PRESTIGE

Patrick Chappert-Gaujaj et Pierre Mathieu en quête d'humanité

Intitulée « Jeux sans frontières », l'exposition des artistes plasticiens français Patrick Chappert-Gaujaj et Pierre Mathieu dans le hall de l'agence Bicis prestige (rue Carnot x rue St Michel) aborde avec beaucoup de punch le Dak'art 2016 tout en gardant à l'esprit le brassage des idées et la quête d'une humanité perdue.

Patrick Chappert-Gaujaj et Pierre Mathieu sont deux artistes français chevronnés. Ils ont été choisis cette année par la direction générale de la Bicis afin d'apporter une participation originale et de qualité dans le vaste programme de la Biennale de l'art africain.

Le choix porté sur ces deux artistes est intéressant à plus d'un titre.

Ils sont tous les deux dépositaires d'un savoir-faire et d'une technique éprouvés par plus d'une vingtaine d'années de travaux soutenus et un sens de la créativité exigeant.

Artiste en puissance des arts visuels, Patrick Chappert-Gaujaj (qui vit actuellement entre Paris et Val d'Isère) a été formé à l'École Supérieure des beaux arts de Perpignan. Il expose ses œuvres depuis 1977 et explore différents supports. Il s'exprime autant dans la peinture et le dessin que la photo, la gravure sur inox, la sculpture ou l'installation. Fort de ses années de pratique et ses séjours prolongés dans différents pays en Europe, en Asie et en Afrique, Patrick

Chappert-Gaujaj s'est créé une forme de langage. Dans l'exposition « Jeux sans frontières », l'immense tableau « Toys » assemblage hétéroclite de petits objets récupérés, recollés, attachés, peints, sont autant de références anonymes, mais criardes sur la réalité de la société de consommation et ses méfaits sur l'environnement. Pointes acérées, dents de scie, manches grossiers, objets contondants, les petits dessins inspirés de cet univers fascinant campent un monde hiératique, une pose expectative entre le passé lointain oublié et le proche futur à venir, une invite à la contemplation et à la réflexion. « L'Afrique creuse l'écart »

La sculpture géante de Pierre Mathieu, cette représentation de la carte d'Afrique interpelle le visiteur à l'entrée du hall d'expo-

sition. La singularité de cette œuvre en métal est sa composition faite d'objets et de diverses pièces métalliques, pelles, plaques, pignons, cercles etc. L'artiste a pris soin de bien matérialiser les contours de la carte d'Afrique, mais sous cette apparence bien sûr avec une pointe d'humour l'œuvre s'appelle « Africa mine the gap » que l'on pourrait traduire « l'Afrique creuse l'écart ». La vision pourrait être pessimiste, mais il faudrait l'adopter sous un regard optimiste. Cette œuvre symbolisant l'Afrique à travers la matérialisation de la sa carte géographique a des répliques dans le même concept. Avec des pneus usés cela donne « On the road again » ou « L'Afrique n'est pas bidon » œuvre dans les mêmes dimensions (240x220



cm) réalisée cette fois-ci à partir de couvercles de fûts soudés les uns aux autres. A part ce travail décliné sur la carte d'Afrique, Pierre Mathieu présente aussi des photographies dont les images sont des compositions réalisées par l'artiste avec des figurines et divers petits objets plastiques du quotidien. Pierre Mathieu crée la sensation et l'émotion comme avec cette photo montrant une figurine flottant sur un océan bleu, « Seul au monde ». Il découvre une attraction pour les arts visuels et la peinture en particulier grâce à une artiste Niçoise, c'était au début des années « 90 », il a à peine 25 ans. Il plaqua ses études

de commerce, va s'installer aux Etats Unis et commence à produire des œuvres pendant six années avant de retourner en France. Actuellement établi à Marseille. Pierre Mathieu est devenu une valeur sûre sur le marché international des arts visuels. L'exposition « Jeux sans frontières » est une fenêtre agréable qui montre que la Biennale de l'Art africain contemporain de Dakar garde résolument une large ouverture aux expressions artistiques de tous horizons.

Correspondance particulière de Jean PIRES

EXPO OFF

Yoni Rassoul Diongue dévoile « ses formes » à la Mairie de Dakar

Dans le cadre de la programmation « Off » de la biennale, l'artiste peintre tétraplégique Yoni Rassoul Diongue donne une exposition jusqu'au 18 mai prochain à l'hôtel de ville de Dakar. L'exposition révèle un monde coloré et pittoresque dans une lumière criblée.

L'artiste peintre tétraplégique, Yoni Rassoul Diongue participe pour la première fois à la programmation off de la biennale. A la mairie de Dakar, elle expose une dizaine d'œuvres mêlant l'abstrait à un dessin ingénieux sur le paysage, la thématique des femmes et des animaux, le train-train quotidien. La peinture de Yoni se singularise par la mosaïque des couleurs tenant bien compte d'un langage qui se veut accessible. Le monde coloré auquel elle invite se veut un lieu de cocagne. Un espace qui annule la solitude et l'angoisse.



L'harmonie est perceptible à travers une lumière tamisée. Le travail du peintre révèle dès fois un monde bouillonnant qu'il perçoit très souvent à travers la fenêtre de chez-lui. Les titres des tableaux « Union », « Sens interdit », « cérémonie » traduisent dans un jeu de couleurs toute l'effervescence qui rythme la capitale sénégalaise, Dakar. Toujours pour rester dans cette chaleur humaine, Yoni dévoile

dans sa peinture l'intimité du foyer (« Linge familiale ») et peint ses « Baye Fall » qui, passent quelque fois, dans les maisons pour faire leur rituel de collecte. L'exposition, c'est également un clin d'œil à l'île mémoire. « Fenêtre de Gorée » évoque comme une métaphore le passé douleur de nos ancêtres martyrisés pour nourrir le commerce de la « honte », l'esclavage. A la Maison des esclaves

de Gorée, les captifs n'avaient que les fenêtres pour contempler toute la merveille de cet azur, de cette petite bande de terre, plantée au milieu de l'océan. Née en avril 1995 à Ziguinchor, l'horreur commence assez tôt pour cette jeune artiste tétraplégique. L'histoire de Yoni se tient en quelques lignes. Jusqu'à dix ans, elle ne présentait aucun signe d'anomalie. Mais, tout bascula un jour, le temps d'une

soirée. « J'ai eu une enfance normale. C'est à l'âge de 10 ans, alors que j'étais à l'école élémentaire, que je suis soudainement tombée malade. Mon père, qui avait l'habitude de nous ramener des fruits et autres sucreries, est revenu un soir avec du lait caillé, j'en ai bu un verre et j'ai eu une crise au milieu de la nuit », raconte-t-elle dans un entretien qu'elle nous avait accordé en 2014. Transportée à l'hôpital Nabil Choucair puis au Centre hospitalier universitaire de Fann, elle y restera dans le coma pendant 1 mois 15 jours. Yoni qui souffre du neuro-palu, perd l'usage de ses membres plus tard. Avec le temps, celle qui nourrissait pourtant le rêve de marcher et de jouer comme les enfants de son âge, voit son espoir fondre comme du beurre sous le soleil. Elle devient définitivement paralysée sous le regard impuissant de ses parents. Yoni Rassoul peint avec sa bouche sa quotidienneté, ses sentiments, passions et émotions. Ses toiles restituent parfois des fragments d'histoires et d'existence avec une commodité dénuagée.

Ibrahima BA(Sénégal)

CHEIKH NDIAYE, ARTISTE-PLASTICIEN

« Si on élimine le laisser-aller dans la ville, on pourrait capter la créativité »

Cheikh Ndiaye est un artiste plasticien et documentariste. Il utilise la photo, la peinture, la vidéo et les installations pour questionner la ville. Son regard sur la ville fait naître une ville dans la ville. Tout son travail tourne autour de l'architecture et de l'occupation de l'espace.

Vous travaillez sur la ville qu'est-ce qu'une ville pour vous?

Cheikh Ndiaye : La ville est un concentré d'expériences humaines, si on n'exclut l'architecture. Je pense que sur le plan humain, une ville a la qualité d'être un concentré d'expériences humaines qui se renouvellent tout le temps. La ville est ouverte sur un infini qui se recrée tous les jours. Je pense que les villes, qui ont cette qualité sont des villes du futur. Il y a une inventivité dans la ville.

Une ville renferme plusieurs espaces. Quels sont les espaces sur lesquels vous intervenez ?

C.N. : J'aime les espaces qui sont dans la ville, mais un peu en dehors de la ville. Des espaces où les gens travaillent à réinventer la ville. A Dakar, il y a beaucoup d'espaces comme cela. Des lieux, où il y a une concentration d'artisans qui essaient de répondre aux besoins quotidiens des gens. J'ai comme l'impression que, ce sont des lieux - laboratoires où on essaie d'inventer en apportant une réponse aux besoins des gens de la ville. Ce sont des lieux où réellement la ville s'invente ; où la ville apporte des réponses. Je pense qu'il y a à Dakar énormément de lieux comme cela, méconnus des dakarois. Dans le quartier Colobane, de l'autre côté du chemin de fer, on retrouve un concentré de créativité. Les recycleurs y pratiquent des métiers différents qu'on ne soupçonne pas. C'est une ville qui travaille et invente. Une ville presque invisible. Ce sont des lieux qui m'attirent énormément.

Votre projet s'intitule privatisation d'un espace par son ciel...



C.N. : Le titre est un peu plus long d'ailleurs. C'est « Privatisation d'un espace par son ciel bleu de nuit ». C'est un peu ces inversions dans le titre sur lesquelles joue la pièce que je présente. Je parle du « Comment les gens au Sénégal, à Dakar en particulier, quand ils organisent des baptêmes, des chants religieux, des mariages; ils peuvent occuper l'espace public à des fins privées alors que dans d'autres pays il n'est pas permis de le faire. Cette élasticité, cette porosité permet d'amener la nuit dans le jour et le jour dans la nuit ; l'intérieur vers l'extérieur et ainsi de suite. Ce sont ces éléments qui sont les qualités d'une ville africaine et qui montrent comment les gens négocient

ces espaces. Cela paraît normal alors qu'ailleurs, ça ne l'est pas. Je pense que cette élasticité est quelque chose de très particulier dans les villes africaines.

Cette occupation de l'espace public considérée comme anarchique est pour vous une manière de recréer la ville ?

C.N. : Parfaitement. Je pense qu'il y a parfois du laisser-aller. Mais si on arrive à éliminer le laisser-aller, on pourrait capter la créativité qui est dans l'informel et s'en servir. Non seulement s'en servir mais inspirer d'autres.

Ces villes parcelles de ville dans la ville, vous

les photographiez pour ensuite les redessiner...

C.N. : Je les photographie pour les rendre visible d'une certaine manière. En les dessinant et en les peignant, cela me donne des idées d'installation. Il y a quelque chose qui est de l'ordre du dispositif. Dans la manière de disposer les choses, on ne peut pas de prime abord savoir à quoi servent les objets étalés ou accrochés ni savoir à quoi ils servent. Leur disposition ne nous informe en rien de leur fonction. Mais, il y a quelque chose qui fonctionne dans ces dispositions et qui à mon avis ont besoin d'être regardé. Cela attire mon regard. J'en tire quelque chose que je peux réutiliser dans mes créations. Il y a dans ces manières de disposer des possibilités de faire des branchements. C'est un élément important. Je pense que cette manière de disposer les objets dans la rue en dit beaucoup sur qui nous sommes, en tant que Sénégalais ou Africain. La possibilité de pouvoir se brancher sur quelque chose, crée une articulation, une nouvelle fonction. Après avoir vidée le contenu d'une bouteille. La bouteille peut commencer une nouvelle vie, avoir une nouvelle fonction. On peut presque la recycler à l'infini. On le remarque aussi dans l'architecture. Regardez les anciennes salles de cinéma. Que sont-elles devenues. Cette manière de redonner vie, peut-être un élément de nouveautés pour l'architecture.

La ville a plusieurs espaces, les quartiers, les jardins publics, les monuments etc...

C.N. : Le village Lébou par exemple est construit de telle sorte, qu'on peut passer d'une maison à une autre. Il y a des rues qui sont presque cachées. En fait, on a toujours l'impression d'en connaître une

partie. On entre dans l'intimité des gens petit à petit selon la confiance qu'on vous accorde. Il y a chose qui relève de la tradition, que l'on perpétue en s'adaptant aux réalités du moment. C'est des éléments pour moi qui sont hyper importants

A quoi cela rime d'aller chercher des niches dans la ville alors que les urbains aspirent à des villes ultra modernes et rompre avec ce qui tient de l'informel.

C.N. : Dans mon travail, j'ai un parti pris. Je ne suis pas attiré par ce que l'on pourrait appeler l'esthétiquement beau. Pour moi, être un artiste africain avec toutefois des guillemets, c'est essayer d'être le plus juste possible, d'analyser. Ce que je fais c'est quasiment un travail documentaire. Je dis souvent que je fais des commandes publiques ou spéculatives. Mon travail est lié à une certaine forme d'humilité qui consiste à aller vers les gens, à regarder et à capter. L'idée de capter et de restituer m'anime. Il y a plusieurs degrés du beau. Il existe une beauté cachée qui fait que quand quelqu'un la voit, il a l'impression d'être le premier à la voir. Ces espaces cachés dans la ville nourrissent la ville en fait. Pour moi, ce sont ces éléments qui sont justes, dans lesquels, il y a une vérité. C'est dans ces différentes choses que se trouve la beauté. Parce qu'ils allient la beauté cachée, la justesse et une forme d'utilité. Le travail que je fais et que font les autres, fait qu'on est en train de révéler au monde une forme de beauté que l'on ne soupçonnait pas. En Afrique, il y a de la créativité. On donne au monde des clés pour qu'ils sachent qui nous sommes réellement.

Entretien réalisé par Baba Diop (Sénégal)



EXPO «PEPITES ECLOSES»

AU MONUMENT DE LA RENAISSANCE AFRICAINE

L'OIF célèbre Aboubacar Traoré et feu Sidy Diallo

A l'occasion de la 12e Biennale de l'art africain contemporain de Dakar, la Francophonie rend un hommage posthume au jeune plasticien sénégalais Sidy Diallo, lauréat du prix OIF au Dak'art 2014 et décédé en 2015. Une occasion pour exposer quelques-unes de ses œuvres aux côtés de celles d'Aboubacar Traoré, primé lors des dernières Rencontres africaines de la photographie de Bamako.

«Pépites écloses» est le titre de l'exposition qui s'est ouverte, mercredi 4 mai, au Monument de la Renaissance Africaine dans le cadre du programme «in» du Dak'art 2016. L'OIF expose ses lauréats, avec le photographe malien Aboubacar Traoré et le plasticien sénégalais feu Sidy Diallo. Ce dernier, primé à la Biennale de Dakar en 2014, voit son travail célébré à titre posthume devant ses parents, amis, connaissances et autres professionnels des arts visuels.

L'instant solennel est singulièrement dédié au génie du jeune plasticien sénégalais, parti à la fleur de l'âge et dont l'œuvre est symboliquement exposée là, dans toute sa splendeur. Dans cet hommage

posthume, l'ex pensionnaire de l'Ecole des Arts de Dakar est «découvert» dans ses derniers sursauts artistiques, avec des toiles réalisées à la fin de sa vie et qui sont exposées pour la première fois à Dakar. Entre les «Points et Itinéraires», qui lui ont valu la reconnaissance artistique, la Quête et l'Espoir sont sublimes. Il s'agit de hauts faits, des œuvres dites «matures» qui parlent d'histoire, de préoccupations de l'heure pour l'Afrique et qui interpellent la conscience universelle. Tantôt sombre, tantôt dans une constante lumière, le rêve artistique d'un des membres fondateurs du concept Sold'art, est passionnant. Il est libre mais profond. Il reflète son environnement immédiat et touche les pesanteurs sociales.

Pour le jeune artiste, originaire de Tambacounda (Sud-Est), il s'agit plus d'une quête perpétuelle que d'un simple rêve. De sa préoccupation, il est allé chercher un trou d'espoir dans les profondeurs de son Afrique, dont il proclame la renaissance. Ainsi, Sidy Diallo peignait avec une identité graphique personnelle qui réinvente les techniques du «Pointillisme» appliquées au traitement de thèmes historiques et philosophiques.

Parti très tôt rejoindre ses aînés Jacob Yacouba et Sou-



leymane Keïta, Sidy Diallo, qui s'est éteint à l'âge de 29 ans, a fait une entrée remarquée dans le monde professionnel en 2014. Il commençait à avoir une belle réputation au Sénégal où il a participé d'abord à plusieurs expositions collectives et s'était ouvert au monde. Son rêve artistique s'arrêta net en août 2015.

A travers cette exposition, feu Sidy Diallo s'emmêle, de façon symbolique, aux photographies d'Aboubacar Traoré qui, lui, continue de conter la tragédie.

Le thème de l'artiste malien, qui est lié au «phénomène religieux», exploite les contours d'une actualité frileuse. L'objectif de ce jeune autodidacte capte bien l'œil du visiteur par sa subtilité à faire vivre la couleur dans la contrariété de son sujet. Aboubacar Traoré est sensible aux actes terroristes qui agitent le globe. Il dénonce cette volonté absurde de vou-

loir détruire au nom d'une idéologie inexistante. Il s'agit au nom de l'humain.

Ici, le photographe présente une série d'horizons éloignés de ses réalités artistiques quotidiennes. D'habitude, ce déclarant en transit, devenu par la force des choses enseignant titulaire au Centre de formation en photographie de Bamako, explore des sujets sociaux plus denses comme le transport en commun dans la capitale malienne, la fête traditionnelle des pêcheurs de San, l'orpaillage en Afrique, entre autres. Mais l'heure est grave pour le continent noir ; et l'appât du photographe affranchi offre une image passionnante mais encore capitale.

Diouma Sow THIAM
(Sénégal)

YOUMA FALL,
REPRESENTANTE DE L'OIF



«Notre démarche,
soutenir la créativité»

« Pour l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF), il s'agit d'accompagner les politiques culturelles mises en place avec plusieurs démarches notamment soutenir la créativité entre autres. Avec la Biennale de Dakar, l'OIF est en train d'expérimenter un changement depuis la dernière édition en améliorant la démarche en ce qui concerne la prise en charge de ses lauréats avec une dotation de 15.000 euros, l'équivalent de 10.000.000 millions de francs CFA dont cinq en liquides et une résidence d'artiste avec formation, exposition etc. Pour le lauréat 2014, nous étions sur cette démarche et il devait nous accompagner à Abidjan mais malheureusement, il nous a quittés et c'est pourquoi, nous organisons l'exposition «Pépites Ecloses» afin de lui rendre hommage (Sidy Diallo) en même temps que notre lauréat de la Biennale de la Photographie de Bamako en 2015 (Aboubacar Traoré) que nous exposons aussi. »

D. S. THIAM (Sénégal)

HOMMAGE JOE OUKAM

Un artiste pluriel

Sa silhouette ne passe pas inaperçue dans Dakar. Tant l'homme, en lui-même, est une figure qu'on peut contempler des heures durant, à l'image d'une œuvre d'art et repartir la tête pleine d'idées et de questionnements. Joe Ouakam (quartier d'où il est originaire), un nom familier pour tous, représente tout un quartier, une ville. Figure emblématique du mouvement Agit'art, Joe Ramangelissa Samb à l'état civil, a ses empreintes bien marquées dans l'histoire de la Biennale de l'art africain contemporain de Dakar. Par devoir de reconnaissance, le Dak'art 2016 en fait un «Grand témoin».

Très heureux de cette marque, Joe Ouakam révèle : «Je ne suis pas qu'un Grand Témoin, je fais partie des créateurs de cette Biennale. Nous avons toujours rencontré des difficultés, mais nous les avons résolues. Avec les différents secrétaires généraux, différents présidents de Comité d'Orientation et directeurs artistiques connus, nous avons travaillé dans la difficulté et nous avons vaincu». En plus d'être un acteur actif de la scène artistique sénégalaise,

Joe Ouakam est d'abord un artiste pluriel, hors du commun ; un touche à tout. Il excelle dans plusieurs disciplines artistiques : Peinture, sculpture, dramaturgie, comédie, auteur d'installations et de spectacles vivants... Fils d'un dignitaire Lébou, élevé par son grand-père, gardien de traditions ancestrales, l'artiste est bercé dès sa tendre enfance dans un environnement où se côtoient ombres et lumières. Ainsi, il prend très tôt le goût de l'observation du sens des symboles. «Toute ma vie, je

me suis battu avec l'idée, le temps. En tout temps, j'explore l'âme, ce puits profond», écrivait-il dans le catalogue de la 10 Biennale de l'art africain contemporain de Dakar. Cet artiste sénégalais a fréquenté l'Ecole nationale des Arts de Dakar, et l'université de Dakar aux départements de Philosophie et de Droit.

Ce créateur atypique et polyvalent a un penchant pour les arts visuels bien visible, au regard de sa production artistique importante qui a fait l'objet de



plusieurs expositions. Notamment celle organisée en 2010 lors du 3ème Festival mondial des arts nègres à la Galerie nationale d'art de Dakar sous le thème «Rétrospectives» ; l'exposition d'art «Paa Bi» de Wasis Diop à la Biennale 2010 et au centre Raw Matériel compagnie intitulée : «Parole ! Parole ? Parole !».

La Cour de Joe Ouakam, 17 Rue Jules Ferry, n'y a pas échappé. Cet espace, qui sert aussi de laboratoire pour de nombreux jeunes artistes sénégalais et étrangers, est, selon le musicien-cinéaste Wasis Diop, «un vestige qui devrait être inscrite au patrimoine national». Pour Aleth Lablanchy, «Chez Joe Ouakam est une adresse mythique : 17, rue Jules Ferry». Cette cour offre à voir en permanence une exposition toute aussi mystique que son locataire. Ici, se côtoient plusieurs objets de plusieurs années : Des œuvres d'art éparpillées un peu partout, des feuilles d'arbre mortes meublent le sol ; et que dire de ces squelettes de personnages habillés en haillons, ces corps de morts... Ces œuvres font à la fois l'objet de curiosité, mais ils font surtout peur.

Mariama DIOUF
(Sénégal)



PROGRAMME

SAMEDI 07 MAI 2016

Village de la Biennale

9:30 Ouverture du Symposium « Etat d'opacité »

18:00 Performance et Spectacles

DIMANCHE 08 MAI 2016

Village de la Biennale

9:30 Symposium « Etat d'opacité »

18 -22 h Performances et spectacles
Centre Culturel Dousta Seck

13 :00 Festigraf

SAMEDI 14 MAI 2016

Ker Thioussane

21 :30 Fête Afropixel

LUNDI 23 MAI 2016

Gare ferroviaire :

Visites citoyennes

Ateliers et performances

Jusqu'au 2 Juin, un ensemble de performances, spectacles et manifestations culturelles émaillera le déroulement de la Biennale.



Directeur de Publication :
Mouhamadou Rassoul SEYDI

Directeur de l'information :
Baba DIOP

Conseiller de la Rédaction :
Massamba Mbaye

Coordinateur :
El Hadj Massiga FAYE

Rédacteur en Chef :
Alassane CISSE

Rédacteurs en chef adjoint : Samba FAYE,
Agnela Barroswilper (Angola)

Chargé de la Production :
Assane DIA

Photographie :
Pape SEYDI & Mathilde MONDAN (stagiaire) (France)

Rédaction :
Ibrahima Bâ, Mariama Diouf, Diouma Sow Thiam, Alioune Diop, Aïssatou Ly, Assane Dia, Bridget ONOCHIE (Nigeria), Fortuné SOSSA (Bénin), Jean François Chanon (Cameroun), Siam WEIGANT (Maroc), Fouad SOUBA (Maroc), Yacouba SANGARE (Côte d'Ivoire), Arbia (Tunisie), Gérome William BATHIONO (Burkina Faso), Assane KONE (Mali), Moussa CAMARA (Mali), Yoro Amel NDIAYE (Mauritanie)

Impression :
Le Soleil

Sur le net :
<https://www.facebook.com/biennalededakar/>
https://twitter.com/dak_artbiennale/
https://www.instagram.com/dak_artbiennale/



Biennale de l'art africain contemporain

12^e Edition

Thème: "La cité dans le jour bleu"
3 mai au 2 juin 2016

www.dakart.net

Nampéniéla 2016

